

LE GRAND
PORTRAIT

Mehdi Berdai

La danse, mais pas à tout prix

NEUCHÂTEL Le chorégraphe présente «Sacre» au Passage fin avril. Rencontre avec un danseur passionné.

PAR ANOUCHKA.WITTEW@ARCINFO.CH

C'est beau comme un tableau impressionniste dont les personnages auraient été libérés de leur prison d'acrylique. Les mouvements sont fluides, les habits virevoltent au rythme des gestes qui s'enchaînent, déchaînés, parfois hésitants. Après tout, c'est une répétition.

«Avec votre dos... Avec vos côtes... Epaules... et bassin... rebondis... suspends et... voilà, c'est plus organique comme ça!»

Concentré, Mehdi Berdai scrute chaque corps en mouvement des huit danseurs et danseuses, comme un architecte calcule ses plans au millimètre près. C'est dans les locaux d'Espacedance, à Monruz, que le chorégraphe de 33 ans monte «Sacre», sa version du «Sacre du printemps» (musique d'Igor Stravinsky), qui sera présentée dans la petite salle du théâtre du Passage de Neuchâtel du 26 au 30 avril. Toutes les dates affichent déjà complet depuis un bout de temps.

Son «Sacre», il le veut moderne, à l'image de la rupture que le ballet a provoquée dans le monde de la danse à sa sortie en 1913.

C'est donc dans un night-club que se déroulera sa pièce. «J'ai voulu en faire une porte d'entrée pour l'univers de la danse contemporaine, pour un public qui n'est pas connaisseur. Mon phare, c'est un peu mon père. Il est arrivé en Suisse à 30 ans du Maroc, il a été carreleur et cuisinier. Il vient d'un monde complètement différent.»

La boule au ventre

Mehdi est de cette génération qui veut créer pour rassembler. L'art comme objet fédérateur, réflexif, sociologique même. Rassembler, c'était aussi sa méthode, enfant, pour ne pas succomber d'ennui en classe. «L'école, à Gland, j'y allais avec la boule au ventre tous les matins. Je détestais ça, du coup j'étais très turbulent en classe. Aujourd'hui, on me classerait sûrement comme hyperactif. J'étais l'un des meneurs, j'adorais faire rire, du coup j'avais beaucoup d'amis, et peu d'ennemis.» Son calme naturel, c'était le sport. «Je courais beaucoup, je sentais que j'avais besoin de transpirer tous les jours.» La danse viendra à 13 ans, avec un flyer ventant des cours de comédie musicale à Nyon dans la boîte aux lettres. «Quelques mois plus tôt, mes grands-pa-

rents m'avaient emmené à Paris voir «Roméo et Juliette». C'était une claqué, j'ai été hyperimpressionné. J'ai décidé de tenter l'expérience.»

«A Avignon, la manière de former les élèves était ultrarigide. Ce n'était pas la danse comme je me l'imaginais.»

MEHDI BERDAI
CHORÉGRAPHE

Sa mère ne s'y oppose pas mais le met en garde: il n'y aura que des filles. C'est effectivement le cas, mais le jeune Mehdi ne se sentira pas ostracisé. Au contraire. «Quand on est le seul mec à faire ça, on est traité comme un prince!» Sa prof de danse lui conseille de faire de la danse classique.

«Au début, je ne savais rien faire, mais comme j'étais le seul garçon, j'ai été très valorisé. Ça flatte l'ego, et quand on

te dit que tu es super, forcément, ça aide à progresser et à ne pas abandonner», analyse Mehdi.

On lui dit qu'il pourrait en faire son métier. Il redouble d'efforts. «La danse m'a apporté une discipline que l'école n'apportait pas à m'imposer. Là, je faisais ce qu'on me demandait de faire, j'avais envie de me battre pour réussir.»

«La chimio brûle tout»

Puis c'est la deuxième claqué. Une fille, plutôt, qui le coupe dans son élan. On lui découvre un cancer testiculaire, à 15 ans seulement. Chimiothérapie et semaines de repos s'enchaînent pendant une année, entre sa fin d'école obligatoire et le lycée. «Forcément, tu mets tout sur 'off'. Je n'étais déjà pas très lourd, mais là, comme la chimio brûle tout, je n'avais plus aucun tonus musculaire.» Mais Mehdi n'est pas du genre à se laisser abattre par les idées noires. Lorsque son état de santé s'améliore, il part pour Avignon, suivre un cursus sport-étude au lycée. La danse lui fait toujours de l'oeil.

«J'avais 16 ans, je voulais fonder. Rien ne pouvait me rete-

ner. C'est un immense coup de pied au cul que je me suis donné.»

Ses semaines sont lourdes, entre les 25 heures de cours et les 25 heures de danse au conservatoire d'Avignon. Un rythme soutenu, «militaire même», de celui qui caractérise la vie en internat. Un rythme qu'il a tenu pendant trois ans, jusqu'au bac. «C'est une vie qui te renforce. Tu apprends non seulement à tout mener de front, mais tu comprends aussi tes limites.»

Si cette expérience française lui a permis de canaliser ses turbulences, elle a aussi totalement changé son rapport à la danse. «A Avignon, la manière de former les élèves était ultrarigide. Ce n'était pas la danse comme je me l'imaginais. Peu importe ta manière de danser, on te forçait à rentrer dans le moule.»

San Francisco, un tournant dans sa vie

C'est à San Francisco qu'il y reprendra goût, après une année de questionnements sur son avenir. Avec le célèbre Alonzo King, notamment, il comprendra que ce qu'il a vécu à Avi-

gnon n'était pas l'unique façon d'appréhender sa discipline. Un nouvel horizon, réjouissant, s'offre à lui.

«Là-bas, on ne nous demandait plus de reproduire des gestes parfaits. On se servait de nos qualités pour créer et aller plus loin. Ce voyage a mis au jour un potentiel en moi que rien d'autre n'aurait pu révéler.» C'est aux Etats-Unis que se fera la révélation: sa véritable vocation, c'est de créer pour les autres. «Ça a représenté un tournant dans ma vie. En repartant d'Amérique, je n'avais plus envie de danser mais de chorégraphe. Ça m'a ouvert tout un monde des possibles.»

De retour en Suisse en 2016, il s'inscrit à l'Université de Neuchâtel en histoire de l'art et en Science de l'information et de la communication. Mais surtout, il fonde la compagnie Le Lokart avec la chorégraphe Héloïse Marcacci. La structure fera office d'incubateur à ses premiers élans chorégraphiques.

Comme en écho à ses souffrances scolaires, c'est en s'affranchissant de son statut de danseur dirigé par autrui qu'il s'est enfin senti libre. «La scène n'a

SA MINI-BIO

→ 1989 Naissance à Gland (VD).

→ 2002 Prend son premier cours de danse.

→ 2005 On lui découvre un cancer testiculaire.

→ 2006 Lycée et conservatoire à Avignon.

→ 2010 Voyage à San Francisco, travaille avec le chorégraphe Alonzo King.

→ 2016 Création de la compagnie Le Lokart, à Neuchâtel.

→ 2023 Joue «Sacre» au théâtre du Passage, à Neuchâtel.



Mehdi Berdai présente «Sacre» au théâtre du Passage, à Neuchâtel, fin avril. LUCAS VUITEL

jamais été pour moi l'endroit où je pouvais me révéler. Je m'y sens vite crispé, paralysé. Sans être un anarchiste ou un rebelle, j'ai du plaisir à pouvoir décider comment je m'organise.»

Son «Sacre» est un joli pied de nez à son parcours semé de doutes et d'efforts. «C'est aussi un monstre accomplissement. J'ai tellement rêvé de pouvoir aller au bout de mes ambitions, de pouvoir payer des gens correctement pendant six ou huit semaines, et de faire quelques dates.»

Et après? «Après, il y a d'autres choses que j'aimerais réaliser. C'est le rêve de beaucoup de gens je crois, mais ouvrir un café par exemple, ça me plairait beaucoup. Ou faire de la cuisine. J'adore ce que je fais, mais je ne sais pas si je tiendrai encore 20 ou 30 ans. On me dit souvent 'quelle chance que ton métier ce soit ta passion!', oui mais bon, quand je me lève le matin, c'est quand même pour aller travailler. Et je rêve d'avoir un job où la fin de la journée signifie la fin du travail. Quand on danse, on peut toujours faire mieux. Ce n'est jamais fini.»